

ARTS SPECTACLES

GAÏA

JUSTE POUR LE FUNK...

PAGE 4

DJ CHAMPION EST PRÊT POUR LE TEST

1, 2, 3, **PARTY!**PHILIPPE RENAUD
COLLABORATION SPÉCIALE

Vu la météo de dimanche dernier, nous sommes allés prendre un café dans le petit parc des Portugais pour faire cette entrevue. Maxime Morin, Champion de son nom de scène, en a profité pour serrer des mains. Le premier lui demandait si le concert allait commencer à l'heure. « J'ai besoin de m'arranger avec la gardienne... » avertissait-il en tenant sa fillette dans ses bras. Quelques minutes plus tard, on croise un autre ami qui a décidé de reporter d'une journée son départ pour l'Irlande, histoire de ne pas manquer l'événement.

L'événement. Champion & ses G-Strings, live au centre-ville devant 150 000 personnes. LE gros party gratuit du Festival de jazz. La révélation électronique montréalaise de l'année dernière, un alliage incendiaire de technologie et de *musicianship*, de rythmes décapants et de guitares électriques acérées. Du rock qui prend une autre forme, qui s'abreuve à l'énergie des danseurs, lesquels ont souvent célébré la musique de Champion en emplissant jusqu'à ras bord le Club Soda à trois ou quatre reprises depuis un an.

› Voir **CHAMPION** en page 2

JAZZ

TRIO JAZZ

DANIEL LEMAY

1 BAGUETTES EN L'AIR

Le Salon des instruments de musique et des musiciens de Montréal (SIMMM) n'ouvre que jeudi mais présente son premier atelier dès aujourd'hui avec Kaki King (21h au salon Jeanne-Mance de l'hôtel Hyatt Regency). La guitariste américaine se produit par ailleurs ce soir, avant le grand spectacle de DJ Champion, au Carrefour GM à 18 h 30. Les batteurs, eux, voudront prendre note que Keith Harris, le drummer du groupe californien Black Eyed Peas donnera un atelier samedi à 14h30 à l'amphithéâtre du complexe Desjardins qui ne contient que 70 places. C'est gratuit mais arrivez tôt... Dans un autre registre – et une autre époque, le SIMMM annonce une rencontre avec Gary Burden qui a conçu plusieurs des plus belles pochettes de disques (de vinyle) des années 60 et 70 – Eagles, Doors, Steppenwolf. Vendredi 21h; laissez-passer gratuits chez Steve's, Archambault (Berri) et sur le site www.simmm.ca.

Kaki King
PHOTO FUJM

2 CRAZY FRANCE

Quand il est question de jazz, l'anglomanie des Français vire souvent à l'obsession. *Jazzman*, « le journal de tous les jazz », est un magazine de belle tenue mais la lecture de sa formule nouvelle – « maquette relookée » – peut faire sourire si on s' imagine entendre un de nos savants cousins nous lire les titres de rubriques dans cette langue dont ils n'ont jamais saisi le génie. Rubriques donc qui s'intitulent « CD Reviews », « DVD Reviews », « Les news de NY ». Trop « français », les flashes sont devenus des « SnapShots » et les recensions de livres, bien sûr, paraissent dans la rubrique « GoodBooks ». Mais *Jazzman* – solide dossier sur le jazz manouche dans le numéro de mai – n'est pas seul, comme en font foi ces quelques noms de festivals français : Jazz in Marciac, Le Paris Jazz Festival, Jazz for Ville (Alfortville)... Pour sa subtilité, notre préférence va au Gresiblues Festival de la région de Grenoble qui présentait hier le Gresiblues Teachers Band...



3 DOUBLES CROCHES

Des lecteurs allumés me soulignent que ce sont Matt Rollings (claviers) et Daniel Cummings (batterie) qui accompagnaient Mark Knopfler samedi, et non Jim Cox et Chad Cromwell, comme je l'écrivais le lendemain. Merci Mohamed et Joseph... Le numéro de la billetterie de Place des Arts est le (514) 842-2112.

Pat la mitaine

Metheny de retour à Montréal... en résidence extrême



NATHALIE PETROWSKI

Pendant sept ans, Pat Metheny s'est tenu loin de Montréal et de son festival de jazz. Ménard et Simard avaient beau plaider auprès du guitariste et enfant chéri du Festival, rien n'y faisait. Ses horaires ne concordaient pas avec ceux de l'événement. Il était de l'autre côté de l'Atlantique, en studio ou tout simplement indisponible. L'année dernière pour le 25^e anniversaire, Ménard et Simard ont insisté à nouveau. Ils n'ont réussi qu'à arracher une promesse à Metheny. Si jamais vous survivez au 25^e anniversaire, je vous jure que je serai là pour la 26^e mouture. Hier, cette promesse est devenue réalité.

Sur le coup de 17 h, le fils prodige s'est pointé à la salle de presse encadré par sa garde royale constituée de Ménard et Simard eux-mêmes en personne. Les journalistes nombreux ont tous fait le même constat : malgré ses 51 ans, Pat Metheny n'a pas vieilli d'un poil. Même coupe de cheveux qu'il y a 29 ans lorsque le guitariste et le pianiste Lyle Mays faisaient la première partie du guitariste Roy Buchanan et donnaient la première d'une longue suite de prestations à Montréal.

Même coupe de cheveux donc, même visage juvénile accentué par un bronzage extrême de surfer hawaïen, même air de gamin souriant. À la question : comment se fait-il que nous avons tous vieilli et pas vous ? Metheny s'est contenté de répondre par son légendaire sourire pepsodent toujours aussi éclatant.

Mais cette éternelle jeunesse entretenue par des séances quotidiennes de jogging n'est pas que physique. Elle semble être musicale aussi puisque, pour son grand re-

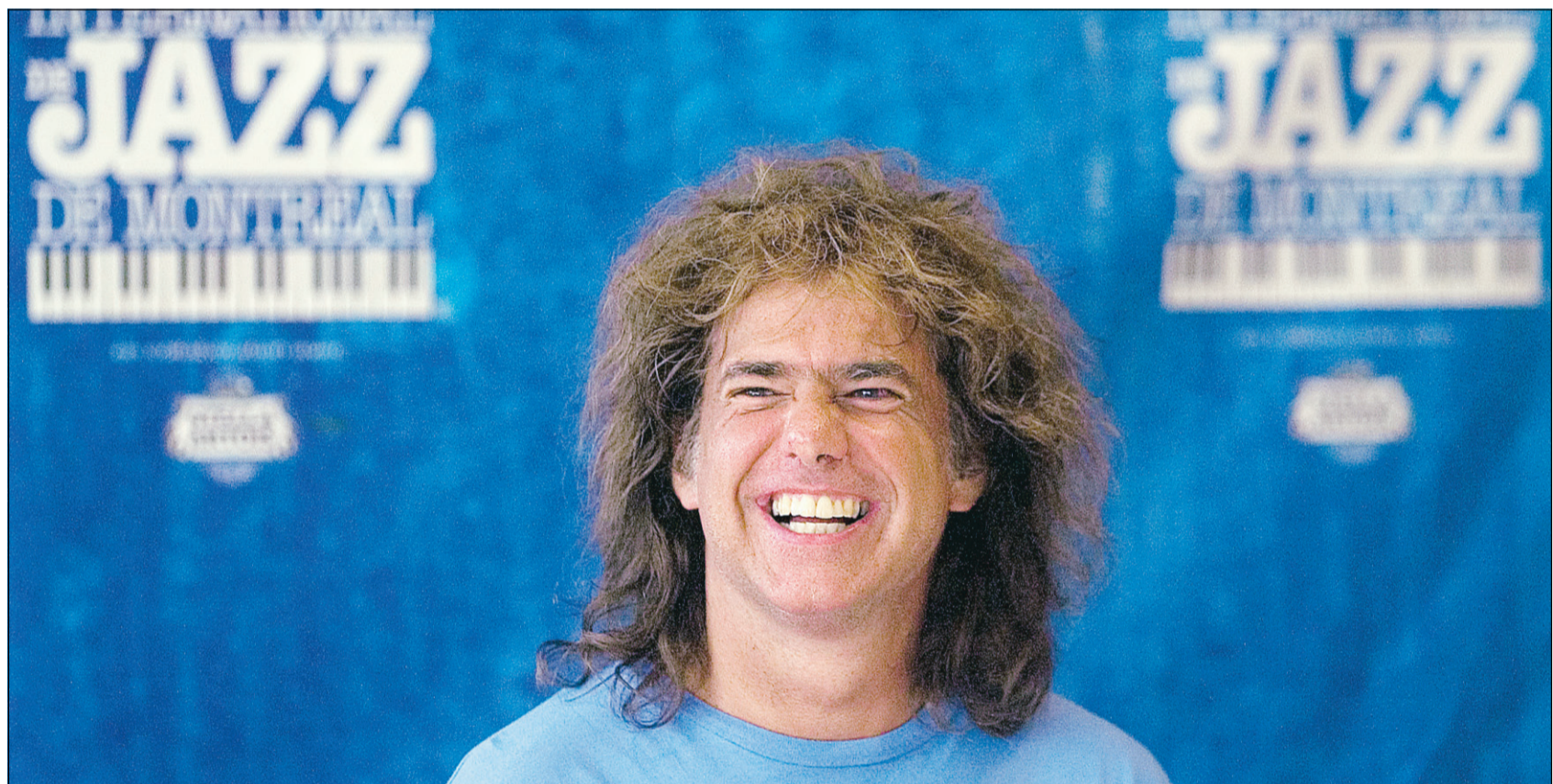


PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE ©

Pour un retour, c'en est un vrai : Pat Metheny donnera six spectacles cette année au Festival de jazz, qu'il n'avait pas visité depuis sept ans.

tour au Festival, Metheny se livrera à un véritable marathon musical et guitaristique.

Invité comme artiste en résidence pour la semaine, le guitariste se produira six fois dans trois salles différentes (au Spectrum, au Gesù et à la salle Maisonneuve) avec des musiciens aussi dépareillés que Gary Burton, Charlie Haden, Mick Goodrick, Dewey Redman et Antonio Sanchez. Ça, c'est sans compter le grand spectacle gratuit devant le complexe Desjardins qu'il donnera avec son groupe dimanche soir pour la clôture du Festival.

« Tant qu'à accepter une proposition comme celle-là, a-t-il expliqué, j'ai décidé d'y aller à fond. Je sais d'avance que cela ne sera pas facile. Les musiciens que j'ai invités ont tous des univers très différents. Il

faudra que je m'y adapte aussi bien physiquement que philosophiquement, ça sera un défi, mais c'est ce que j'aime. »

Le défi sera d'autant plus grand que, certains soirs, Metheny retrouvera de vieux complices avec lesquels il n'a pas joué depuis un quart de siècle. Ce sera le cas entre

« Tant qu'à accepter une proposition comme celle-là, j'ai décidé d'y aller à fond. »

autres jeudi à Maisonneuve avec le bassiste Charlie Haden. Idem pour le lendemain avec Gary Burton et Steve Swallow. Dans des notes qu'il a écrites et envoyées au Festival, Metheny explique que, lorsqu'il s'est joint au Gary Burton

Quartet à l'âge de 18 ans, c'était comme si on venait de l'inviter à jouer avec les Beatles.

Depuis, le guitariste a eu le temps de fonder son propre groupe — le Pat Metheny Group — et de devenir aussi, sinon plus célèbre, que Gary Burton. Bon an, mal an, Metheny donne une centaine de con-

certs par année, surtout au Canada, aux États-Unis et en Europe. Même s'il n'était pas venu à Montréal depuis sept ans, lorsqu'il est descendu de l'avion hier en provenance de la France, il était en territoire familial.

« Le charme de Montréal tient, je crois, à son biculturalisme. Ici, on ne sait jamais quelle langue l'autre va parler et ça crée d'office une atmosphère très communicative. Quant au Festival de jazz, je ne suis pas le seul à le dire, mais la réalité demeure : c'est le plus grand festival de jazz au monde. C'est dû à la

fois à la passion des organisateurs qui prennent le jazz au sérieux et aussi au public, qui, en plus de sa qualité d'écoute intense, est devenu au fil des ans aussi branché

qu'instruit, musicalement parlant. » Autant dire que ces paroles ont sonné comme la plus douce des musiques aux oreilles d'Alain Simard et d'André Ménard, même si cela faisait sept ans qu'ils les attendaient.

GAÏA

Pour avoir du funk

ALEXANDRE VIGNEAULT

Il faut parfois aller voir ailleurs pour savoir qui l'on est. Le groupe Gaïa a beau avoir été fondé à Montréal, c'est à la faveur d'un voyage au Brésil qu'il a véritablement pris son envol. Elie Haroun (chant et guitares) garde d'ailleurs un souvenir très vif d'un séjour au pays de sa mère effectué en 2000 et au terme duquel il a vraiment commencé à croire au potentiel du groupe fondé trois ans plus tôt.

« André (Daoud, percussion) et Sacha (Faleiros, basse) étaient partis là-bas en vacances et je les ai re-

joints sur un coup de tête, se rappelle-t-il. Je suis resté cinq mois. La saxophoniste de l'époque était venue elle aussi et on a fait cinq concerts à Brasilia et à Belo Horizonte. La réponse a été monstrueuse. C'est au cours de ce voyage que je me suis dit qu'il y avait vraiment quelque chose à faire avec ce groupe-là. »

Gaïa n'était pas encore ce qu'il est aujourd'hui. Elie Haroun chantait presque exclusivement en anglais. « On avait juste deux ou trois chansons en portugais », précise-t-il. Maintenant, c'est l'inverse. L'album éponyme du groupe montréalais ne

compte qu'une chanson en anglais, *Sunshine*, qu'on écoute sans pouvoir s'empêcher de penser à Stevie Wonder.

Si Gaïa est né à Montréal, la plupart de ses membres, eux, sont nés ailleurs. Kullak Viger Rojas (percussions) est originaire du Pérou. André Faleiros est portugais. Elie Haroun et Sacha Daoud ont des mères brésiliennes et des pères arabes. Pourquoi ne pas avoir privilégié la musique moyen-orientale ? « On penche toujours du côté de la mère, suggère Elie Haroun, précisant que sa théorie se vérifie chez plusieurs de ses amis. On parle toujours la

langue de sa mère, celle du père est secondaire. Fouille-moi pour-quoi ! »

Concocté sous la houlette du réalisateur Ramachandra Borcar, *Gaïa*, l'album, donne surtout à entendre de la samba funk assez typique, bien qu'on sente ici et là l'influence du jazz et du rock. « On aurait pu aller plus loin, convient Elie Haroun, mais je pense que si on l'avait fait, ç'aurait peut-être joué contre nous. » Gaïa ne veut pas rebouter le grand public avant même de l'avoir séduit.

N'empêche, ce disque soigné et d'une grande justesse compte quand même une surprise : un duo avec Elza Soares, grande chanteuse brésilienne devenue quasi mythique en raison de sa trajectoire jalonnée de tragédies personnelles. Gaïa l'a rencontrée lors de l'une de ses visites à Montréal. « Elle a été assez ouverte pour accepter de recevoir un démo et elle a accroché sur une chanson de notre bassiste, raconte

Elie Haroun. *Olha O Trem* est une chanson engagée et elle en fait beaucoup depuis quelque temps.

« On a passé environ trois heures en studio avec elle. On a parlé de la chanson pendant deux heures et, ensuite, elle s'est installée au micro. Je me suis placé en face d'elle et j'ai eu le privilège de chanter avec Elza Soares, dit-il, l'air de ne pas y croire encore. Elle a fait plusieurs prises, puis elle nous a dit de prendre ce qu'on voulait. »

La grande dame de la musique brésilienne, apparemment enchantée par l'expérience, a promis de donner un coup de pouce à Gaïa si le groupe tentait une percée au Brésil. Elie Haroun y songe, mais veut d'abord installer son groupe dans ce coin-ci de l'Amérique. Prochaine étape : la prestation de ce soir, boulevard de Maisonneuve, en marge du Grand Événement mettant en vedette Champion et ses G-Strings. « On va avoir du *fun* », assure Elie Haroun.

JAZZ



PHOTO PIERRE PAUL POULIN, LA PRESSE

La grande dame du boléro n'a pas fait mentir sa réputation de tragédienne.

OMARA PORTUONDO ET I MUSICI

Rencontre magique

ALEXANDRE VIGNEAULT
CRITIQUE

Orchestrer une rencontre entre une chanteuse et un ensemble de musique de chambre évoluant aux antipodes, c'est un peu comme planifier un rendez-vous galant pour deux de ses proches qui ne se sont jamais rencontrés. Le risque de flop est élevé. Le mariage organisé entre Omara Portuondo et I Musici n'a pas mal tourné. Bien au contraire. Il a donné lieu à un concert émouvant et de haute tenue. Un de ces moments rares qu'on n'a d'autre choix que de qualifier de magique.

La séparation entre les deux orchestres était nette, littéralement physique : les musiciens cubains d'un côté et l'ensemble montréalais de l'autre. De même, Yuli Turovsky et Omara Portuondo s'étaient séparés les rôles : lui dirigeait la scène et elle dirigeait la salle. Le courant passait à merveille entre les deux et c'est avec le plus grand naturel que l'orchestre I Musici s'est glissé sous le groupe cubain.

Débordante d'énergie, la grande dame du boléro n'a pas fait mentir sa réputation de tragédienne. Elle a imposé sa voix dure et pourtant enveloppée de soie dès sa première chanson, *Siboney*. Déjà, elle habitait la scène comme si la Place des Arts au grand complet lui appartenait.

Un instant après, durant l'entraînante *Hermosa Habana*, elle incitait les gens à taper des mains avec vigueur. Son énergie a convaincu un couple de se lever pour danser dans l'allée située à gauche de la scène. Ce n'était pas suffisant pour Omara Portuondo.

D'un geste autoritaire accompagné d'un sourire engageant, elle a fait lever le parler-

re au complet. L'éclair de bonheur qui a traversé la salle à cet instant précis peut difficilement être traduit en mots. L'assistance semblait à la fois subjuguée par la vitalité de cette femme et irrémédiablement aspirée par la musique.

Yuli Turovsky a aussi beaucoup de mérite dans la réussite de ce concert. Ses arrangements se sont parfaitement imbriqués dans l'univers musical cubain. Aucun débordement, aucune faute de goût. La rencontre a eu lieu dans le respect le plus total et a ajouté beaucoup de couleurs aux chansons. Des concerts aussi remuants, on n'en voit pas si souvent. C'est avec beaucoup de regrets que j'ai quitté la salle Wilfrid-Pelletier à mi-parcours. Omara Portuondo venait de chanter magnifiquement *Amor De Mis Amores* et arpentait l'avant-scène, à moitié accroupie, en fredonnant *Drume Negrita* et avec un percussionniste discret pour seul accompagnement. Magique, j'insiste.

La prestance et le raffinement d'Omara Portuondo ont aussi mis en valeur la ténuité de la proposition musicale faite par Bet.e et Carlos Placeres en début de programme. Peut-être leur projet souffrait-il d'un manque de préparation. Mais il est clair que leur penchant pour une forme assez complaisante de romantisme ne les sert pas très bien. Le chant de Bet.e manquait d'assurance et de corps. Une prochaine fois, peut-être ?

Terminons par le début. En début de soirée, j'ai fait un détour par le Gesù pour assister à la « petite école du blues » du Stephen Barry Band. C'est que, dans le cadre de son spectacle *Anthologie du blues*, le contrebassiste se plaît à raconter le parcours de ce style de musique qu'on résume souvent aux gros matous qui pleurent sur fond de guitare électrique. Si les voix n'étaient pas convaincantes, les musiques feutrées, elles, séduisaient sans peine.



PHOTO PIERRE PAUL POULIN, LA PRESSE

Les arrangements de Yuli Turovsky se sont parfaitement imbriqués dans l'univers musical cubain.

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

en collaboration avec

LE FESTIVAL SE POURSUIT DE MIDI À MINUIT JUSQU'À DIMANCHE !

PLUS DE 350 CONCERTS EXTÉRIEURS GRATUITS ET 150 SPECTACLES EN SALLE DONT :

<p>18 h</p> <p>LES GRANDS CONCERTS</p> <p>Canada Trust</p> <p>Enregistrés par </p> <p>THÉÂTRE MAISONNEUVE - PdA 175, rue Sainte-Catherine Ouest</p>	<p>TOOTS THIELEMANS KENNY WERNER ET INVITÉS SPÉCIAUX</p> <p>DEMAIN ! 6 JUILLET</p>	<p>RANEE LEE ET SES MUSICIENS AVEC INVITÉ SPÉCIAL OLIVER JONES</p> <p>CE SAMEDI ! 9 JUILLET</p>		
<p>20 h 30</p> <p>PLEINS FEUX</p> <p>LA PRESSE</p> <p>SALLE WILFRID-PELLETIER - PdA 175, rue Sainte-Catherine Ouest</p>	<p>SONNY ROLLINS</p> <p>DEMAIN ! 6 JUILLET</p>	<p>PAUL ANKA</p> <p>8 JUILLET CE VENDREDI !</p> <p>1, 2, 3... JAZZ GREGORY CHARLES</p> <p>9 JUILLET CE SAMEDI !</p> <p>CONCERT DE CLÔTURE</p>		
<p>21 h</p> <p>RYTHMES</p> <p>MÉTROPOLIS 59, rue Sainte-Catherine Est</p>	<p>KHALED</p> <p>CE SOIR ! BILLETS EN VENTE À LA PORTE</p> <p>AVEC ELAN ATTIAS, KC PORTER, WALFREDO REYES, CHEB I SABBAH ET PLUS</p> <p>5 JUILLET</p>	<p>EN PREMIÈRE PARTIE : AFRODIZZ</p> <p>FEMI KUTI</p> <p>DEMAIN ! 6 JUILLET</p> <p>EN PREMIÈRE PARTIE : PAPO ROSS ET ORQUESTA PAMBICHE</p> <p>SPANISH HARLEM ORCHESTRA</p> <p>7 JUILLET</p>		
<p>20 h 30</p> <p>TANGO FLAMENCO PAR LE TALENT DANZA BALLET ESPANOL DE MADRID</p> <p>THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE - PdA 175, rue Sainte-Catherine Ouest</p>	<p>COMPLET DEMAIN SOIR ET JEUDI ! ULTIME SUPPLÉMENTAIRE LE VENDREDI 8 JUILLET À 17 H</p> <p>AUTRES REPRÉSENTATIONS JUSQU'AU 10 JUILLET</p> <p style="text-align: right;">ce soir relâche</p>			
<p>18 h</p> <p>LES COULEURS</p> <p>SAO</p> <p>SPECTRUM DE MONTRÉAL, 318, rue Sainte-Catherine Ouest</p>	<p>OJOS DE BRUJO</p> <p>DEMAIN ! 6 JUILLET</p>	<p>MANU KATCHÉ TENDANCES</p> <p>CE JEUDI ! 7 JUILLET</p>	<p>PROGRAMME DOUBLE</p> <p>HARRY MANX ET XAVIER RUDD</p> <p>CE VENDREDI ! 8 JUILLET</p>	
<p>18 h</p> <p>JAZZ D'ICI</p> <p>Galaxie</p> <p>GESÙ - CENTRE DE CRÉATIVITÉ 1200, rue de Bleury</p>	<p>CHARLES PAPASOFF</p> <p>DEMAIN ! 6 JUILLET</p>	<p>BOURASSA TANGUAY DEROME</p> <p>CE JEUDI ! 7 JUILLET</p>	<p>ALTSYS NONET</p> <p>CE VENDREDI ! 8 JUILLET</p>	
<p>19 h</p> <p>VOIX DU MONDE</p> <p>CLUB SODA 1225, Saint-Laurent</p>	<p>JOLIE HOLLAND</p> <p>7 JUILLET CE JEUDI !</p>	<p>PROGRAMME DOUBLE</p> <p>JUANA MOLINA et KEREN ANN</p> <p>8 JUILLET CE VENDREDI !</p>	<p>CLAUDIA ACUÑA</p> <p>9 JUILLET CE SAMEDI !</p>	
<p>21 h 30</p> <p>JAZZ BEAT</p> <p>Canada Trust</p> <p>présenté par JAZZ BEAT CBC Radio</p> <p>SPECTRUM DE MONTRÉAL, 318, rue Sainte-Catherine Ouest</p>	<p>TERENCE BLANCHARD QUINTET</p> <p>CE JEUDI ! 7 JUILLET</p>	<p>DAVID SANCHEZ GROUP et ALEXANDER STRING QUARTET</p> <p>CE VENDREDI ! 8 JUILLET</p>	<p>STEEL AND GLASS</p> <p>RAMACHANDRA BORCAR</p> <p>CE SAMEDI ! 9 JUILLET</p>	
<p>22 h 30</p> <p>JAZZ DANS LA NUIT</p> <p>LES MUSIQUES</p> <p>GESÙ - CENTRE DE CRÉATIVITÉ 1200, rue de Bleury</p>	<p>PAOLO FRESU URI CAINE en duo</p> <p>DEMAIN ! 6 JUILLET</p>	<p>HANS JURICK STEVE SWALLOW JONAS JOHANSEN</p> <p>CE JEUDI ! 7 JUILLET</p>	<p>DEWEY REDMAN QUARTET</p> <p>CE SAMEDI ! 9 JUILLET</p>	
<p>Minuit</p> <p>LES NUITS</p> <p>CLUB SODA 1225, boul. Saint-Laurent</p>	<p>DO MAKE SAY THINK D.J. MINI</p> <p>DEMAIN ! 6 JUILLET</p>	<p>AUTOMATO RJD2</p> <p>CE JEUDI ! 7 JUILLET</p>		
<p>FOUR TET AKUFEN</p> <p>CE VENDREDI ! 8 JUILLET</p>				<p>NICOLAS REPAC ELOI BRUNELLE</p> <p>CE SAMEDI ! 9 JUILLET</p>

UN ÉVÈNEMENT GRATUIT POUR LE GRAND PUBLIC !

DÈS JEUDI !

Du jeudi 7 au dimanche 10 juillet 16 h à 22 h sur la Grande-Place du complexe Desjardins

- PLUS DE 40 KIOSQUES À VISITER
- Rencontres et ateliers gratuits avec des grands musiciens
- Plusieurs activités spéciales et gratuites dont :

LA PROMOTION DE LA PRATIQUE MUSICALE POUR LES AMATEURS ET LES PROFESSIONNELS

LE JOHN LENNON EDUCATIONNAL TOUR BUS
Jusqu'au 6 juillet, 16 h à minuit, Parc de la SDM, coin Ste-Catherine et Clark

Unique au monde, cet autobus est un laboratoire musical qui vise à initier les jeunes à la musique.

ATELIER avec KAKI KING

Animation : Jean-Pierre Zanella
21h, Salon Jeanne-Mance, de l'hôtel Hyatt (Entrée libre, places limitées).

Kaki King est une des guitaristes compositrices les plus intéressantes des dernières décennies !

www.simm.ca

BILLETTERIE :
SPECTRUM DE MONTRÉAL
318, rue Sainte-Catherine Ouest et dans les salles où les concerts ont lieu

ACHATS PAR TÉLÉPHONE OU INTERNET : **TICKETPRO**
www.ticketpro.ca

TICKETPRO : (514) 908-9090 • 1 866 908-9090
PLACE DES ARTS : (514) 842-2112 • 1 866 842-2112 • www.pda.qc.ca
ADMISSION : (514) 730-1245 • 1 800 361-4535 • www.admission.com

POUR TOUT CONNAÎTRE SUR LA PROGRAMMATION DE NOS CONCERTS, VISITEZ WWW.MONTRÉALJAZZFEST.COM

RENSEIGNEMENTS :
Info Jazz Bell
514 871-1881 1 888 515-0515
www.montrealjazzfest.com

JAZZ

1, 2, 3, party!

CHAMPION

suite de la page 1

C'est là, plus d'un an après le premier concert de Champion et ses G-Strings (pour la fermeture des anciens locaux de la SAT), dans le cadre de la série Groove nocturne, que le projet est arrivé à maturité.

« Laurent Saulnier m'avait envoyé un courriel l'hiver dernier : On a un plan de mongol pour toi », raconte Morin, sourire en coin, en sirotant son déca.

On ne vous vendra aucun punch, mais sachez au moins que Champion, ses G-Strings et la chanteuse Betty Bonifassi ne seront pas seuls. Des sections de musiciens se joindront à l'ensemble — cuivres, cordes, percussions, même une chorale. Un travail d'assemblage colossal qui ne doit surtout pas alourdir l'énergie incroyable que Champion émet en concert. Un travail d'organisation tout aussi important.

Je n'ai pas caché mes soucis quant à sa performance de ce soir, qu'on souhaite beaucoup plus réussie que celle qu'avait offerte le producteur techno de Detroit Carl Craig il y a quelques années. « J'ai demandé à l'écouter, son Grand Événement, pour voir ce qui n'avait pas marché », dit Champion. Trop prétentieux, pas assez préparé, des écueils qu'évite Morin, notamment en répétant assidûment en vue du concert.

Autre souci : est-ce que les modifications apportées au spectacle sont appropriées ? Est-ce que les greffes de cuivres, de percussions, de cordes et de voix prendront sur les G-Strings qui, depuis deux ans, ont considérablement élevé le niveau de qualité de leur performance ?

« Ton inquiétude est peut-être fondée, répond Champion. Ça, on va le voir mardi. Mais je te dis, lorsqu'on a essayé la première



« L'idée derrière cette invitation que m'a faite l'organisation du Festival est de faire un gros party, et non de jazzifier ma performance. »

PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE ©

fois avec les cuivres, les musiciens et moi-même étions excités. Ça donne tellement de jus, c'est incroyable ! Et lorsqu'on a répété avec les cordes, au premier essai, Betty (Bonifassi) et moi étions au

bord des larmes. Peut-être que ce sera trop. Peut-être que ça ne marchera pas dans l'ensemble, mais je suis certain qu'il y aura de très beaux moments. J'en suis convaincu. Ce sera au moins ça. »

« L'important, poursuit-il, c'est que les sections ajoutées ne viennent jamais *upstager* les G-Strings. Il faut que l'énergie de nos concerts reste intacte. Les sections vont venir appuyer l'énergie, mais pas supplanter les guitaristes. Par exemple, il a un passage d'une chanson où les guitares sont moins présentes parce que les musiciens font du *strumming* (de vifs coups sur les cordes, étouffées par la main gauche). Ici, l'ajout de la bateria est excellent ; elle comble quelque chose. Par ailleurs, jusqu'à lundi soir, je me réserve la liberté de couper quoi que ce soit qui ne marche pas, à mon avis. »

Stephane « Fets » Leclerc, l'un des G-Strings, passe alors dans le parc. « Je suis prêt à 100 % », dit-il, sans toutefois pouvoir cacher une nervosité certaine lorsqu'on lui rappelle l'importance de l'auditoire. Champion lui commande de repasser chez Moog Audio, le pourvoyeur de toutes choses électroniques qui font de la musique. « C'est ça que tu pourrais faire en attendant, dit-il, enjoué. J'ai besoin d'une Firewire 410 et d'un C33. La même affaire que j'ai prise hier, ça m'en prend un deuxième. Kano (le patron de la boîte) va savoir. Merci, Fets ! » Le guitariste repart sous le soleil. « Pas le choix, il faut que ça roule », dit Max qui, en chemin, manifestait sa lassitude « des machines ».

« J'aime ça, les machines, je suis un gars de machines, mais, des fois, je me tanne des ordinateurs. J'ai eu un flash l'an dernier durant le festival, un fantasme que j'avais confié à Laurent. J'avais entendu la bateria Zuruba, j'ai remarqué qu'ils travaillaient d'une façon semblable à la mienne, c'est-à-dire en dirigeant des sections de musiciens. Un autre fantasme était de travailler avec une fanfare — encore une fois, ce sont des sections qu'un chef d'orchestre dirige. » De toute évidence, ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd.

NOS CONSEILS

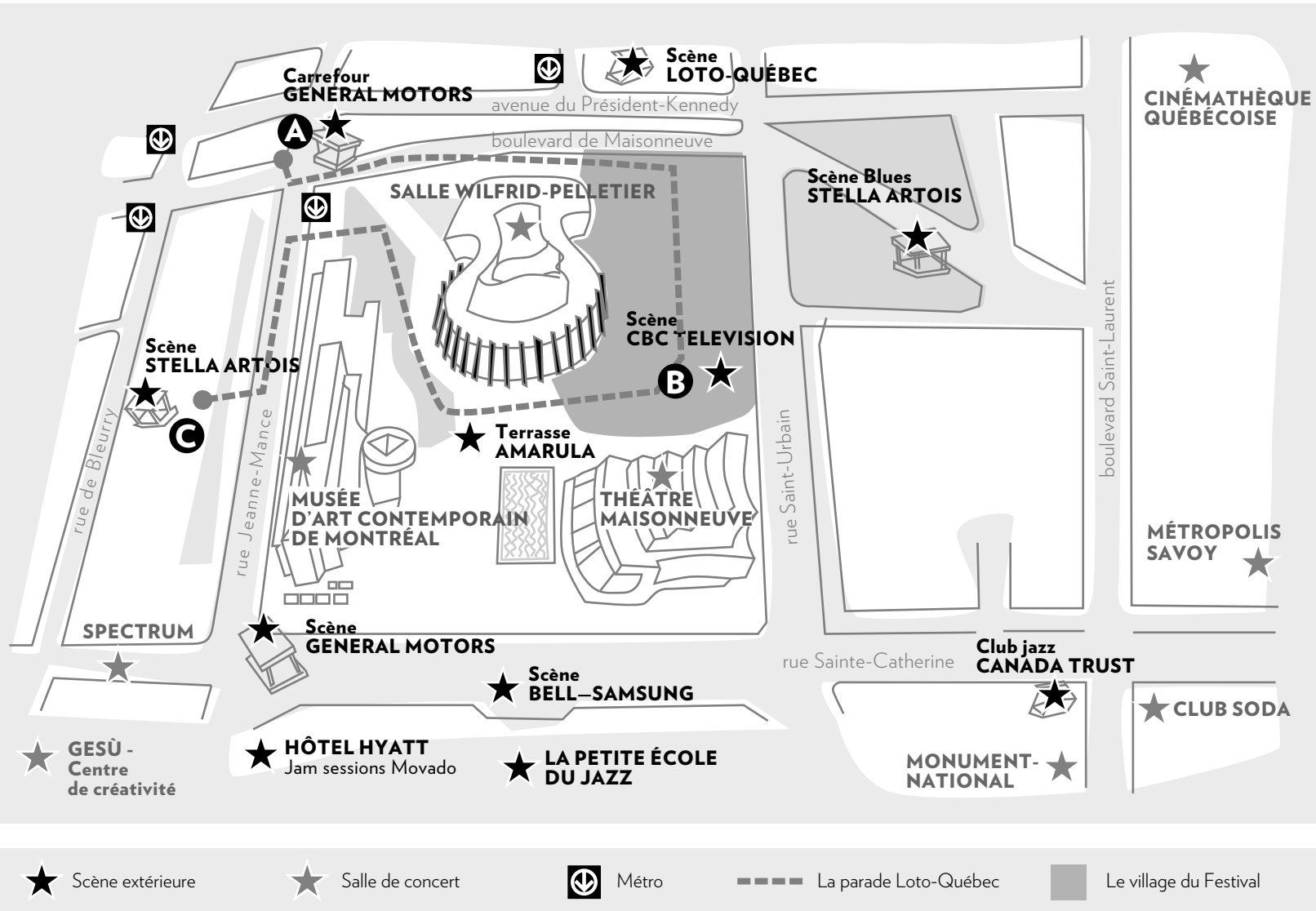
Aide-mémoire en vue du bon déroulement de la soirée

- > Le transport en commun est recommandé. Entre vous et moi, ne tentez pas d'arriver (et de repartir) par les stations Place-des-Arts et Saint-Laurent, qui seront prises d'assaut. Optez plutôt pour les stations Berri ou Place-d'Armes, situées seulement à cinq minutes à pied du feu de l'action.
- > Les chaises pliantes et de jardin sont interdites. Les poussettes seront tolérées, mais sont déconseillées.
- > Également interdits sur les lieux : les bouteilles, les canettes, les vélos et patins à roulettes, les bougons et tous ceux qui n'ont pas envie de danser.

« L'idée derrière cette invitation que m'a faite l'organisation du Festival est de faire un gros party, et non de jazzifier ma performance. On s'est dit : Tant qu'à se payer un trip — les G-Strings, moi, Laurent Saulnier, le public, vous, les journalistes — tant qu'à s'offrir quelque chose, on va se faire plaisir en grand. Ce sera notre party. »

Un party et un test pour Champion, qui clame à tous les journalistes voulant bien l'entendre qu'il fait sa musique pour tout le monde, de tous âges, les jeunes et les vieux. Éclat de rire : « C'est vrai, ce sera le vrai test ! Je vais te dire : ça, je suis pas mal sûr de mon coup. On l'a joué souvent, ce *show-là*, et j'ai vu que ça plaisait à beaucoup de monde. J'ai bien sûr des inquiétudes par rapport au concert, mais ça, c'est presque une certitude. C'est difficile à expliquer, mais les musiciens, les G-Strings, Betty et moi, on connecte avec les gens. »

LE GUIDE DU FESTIVALIER



NOTRE VIRÉE

MARDI 5 JUILLET

A KAKI KING

Kaki King a soufflé pas mal de monde avec sa technique à la guitare acoustique. Elle passe déjà pour la reine de la six et de la 12 cordes, même si elle n'a que deux albums dans son étui de guitare : *Everybody Loves You* (2003) et *Legs to Make Us Longer* (2004). Il s'agira de la première visite à Montréal de cette virtuose dont la musique se situerait « quelque part entre le funk et le flamenco ».

> Carrefour GM, 18h30

B [EM]

Classique au premier abord, la musique de ce trio bavarois prend souvent des détours inattendus. Déjà convaincant sur disque, le pianiste Michael Wollny, la contrebassiste Eva Kruse et le batteur Eric Schaefer dégagent, paraît-il, une énergie surprenante sur les planches.

> Scène CBC, 20h.

C WAKAL

Un an après l'énergisante prestation de Los de Abajo, voilà qu'un autre groupe mexicain s'amène au parc des Festivals. Wakal ne donne pas dans le ska-punk-rock latino, mais plutôt dans la house-électropop sauce latino, selon les bribes de chansons qu'on a pu glaner dans le cyber juke-box.

> Scène Stella Artois, 22h

Alexandre Vigneault

MARDI 5 JUILLET

HEURE	ÉVÉNEMENT	LIEU	
11h	La Petite École du jazz	Grande place du complexe Desjardins	gratuit
13h30	La Petite École du jazz	Grande place du complexe Desjardins	gratuit
16h	Ensemble de jazz vocal du cégep de Trois-Rivières	Scène Bell-Samsung	gratuit
16h	Ciné-jazz - Jazz à Paris : Gil Evans / The King of Jazz	Cinéma-thèque québécoise	billets
17h	Accoules Sax	Scène CBC Television	gratuit
17h30	La Parade Loto-Québec	Départ scène Bell-Samsung	gratuit
18h	Ciné-jazz - Jazz à Paris : Daniel Humair All Stars / Short and Suite	Cinéma-thèque québécoise	billets
18h30	Kaki King	Carrefour General Motors	gratuit
19h	Riot & his Rhythm Devils	Scène blues Stella Artois	gratuit
19h	Stacie McGregor	Club jazz Banque TD Canada Trust	gratuit
19h	Le Montreal Jazz Club	Bateau Cavalier Maxim	billets
19h30	Tierra	Scène Stella Artois	gratuit
20h	[EM]	Scène CBC Television	gratuit

HEURE	ÉVÉNEMENT	LIEU	
20h	Gaïa	Scène Loto-Québec	gratuit
20h	Pat Metheny avec Scott Colley et Antonio Sanchez	Spectrum de Montréal	billets
21h	Simmm - Atelier avec Kaki King	Cinquième Salle de la Place des Arts	gratuit
21h	Jerome Godboo	Scène blues Stella Artois	gratuit
21h	Khaled	Métropolis	billets
21h30	Grand Événement - Champion et ses G-Strings	Scène General Motors	gratuit
22h	Gaïa	Scène Loto-Québec	gratuit
22h	Wakal	Scène Stella Artois	gratuit
22h	Stacie McGregor	Club jazz Banque TD Canada Trust	gratuit
23h	Riot & his Rhythm Devils	Scène blues Stella Artois	gratuit
23h	Thuryn Von Pranke Trio avec Morgan Moore et Martin Auguste	Hyatt Regency, salon Jeanne-Mance	billets
00h	Happy House	Savoy - Métropolis	gratuit
00h30	Jerome Godboo	Spectrum de Montréal	gratuit



PHOTO DU SITE OFFICIEL DE L'ARTISTE
Meshell Ndegeocello

Cinq questions à... Meshell Ndegeocello

ALAIN BRUNET

Branford Marsalis a déjà dit de Meshell Ndegeocello qu'elle devrait jouir d'une renommée comparable à celle de Björk, tant sa contribution à la pop afro-américaine est visionnaire. Pat Metheny en pense tout autant, c'est pourquoi le guitariste l'a aussi invitée, avec ses plus proches musiciens (Michael Cain, Ron Blake, Chris Dave), à se produire demain soir (Spectrum, 21 h 30) dans un cadre très ouvert où elle se retrouvera notamment aux côtés de pointures telles le trompettiste Enrico Rava et le saxophoniste David Sanchez.

Q Pat Metheny a dit de votre groupe qu'il fut le meilleur du genre à faire la tournée des festivals au cours de la dernière année. Comment réagissez-vous à cette affirmation ?

R C'est un très beau compliment de sa part ! Nous essayons de créer notre monde musical en se retrouvant entre amis pour ainsi créer au meilleur de nos possibilités. Nous ne réfléchissons pas aux références impliquées dans ce travail (R&B, hip hop, jazz, etc.), l'objet essentiel étant de se faire plaisir et de transmettre ce plaisir au public.

Q Pourriez-vous préciser davantage les bases de votre musique ?

R Bien sûr, mon travail est traversé par toutes les musiques que j'écoute, bien au-delà des tendances du moment. Musiques africaines, musiques axées sur la percussion. Avec ces couleurs, je peins mes propres tableaux, je crée mon propre univers. Et je m'applique à ce que chaque auditeur puisse en faire autant. Mes musiciens, je dois le souligner, contribuent énormément à la création de ma musique. J'adore, par exemple, le jeu de mon batteur Chris Dave. Le saxophoniste Ron Blake est aussi un musicien complet dont j'aime beaucoup l'approche mélodique. Il m'arrive aussi de jouer avec le saxophoniste Oliver Lake, un mentor pour moi, et dont le fils (le batteur Gene Lake) a déjà été un proche collaborateur. Le claviériste Michael Cain exerce aussi une très forte influence sur mon travail. Je suis choyée de pouvoir jouer avec mes professeurs.

Q Sur scène, vous arrive-t-il encore de chanter ou de rapper ?

R Je traverse une période où je me limite à jouer de la basse. Mon dernier album, *Comfort Woman*, lancé en 2003, a été le dernier à être créé avec des mots. Je ne chante plus par les temps qui courent, je ne sais pas jusqu'à quand il en sera ainsi... En tout cas, il n'en est pas question pour l'instant. Pour moi, il s'agit d'un processus naturel, j'ai énormément de plaisir à jouer la basse, je me concentre sur mon instrument préféré. Inch Allah !

Q Où vous situez-vous entre pop et recherche instrumentale ?

R On ne peut déterminer soi-même où on se situe exactement. Ce que j'ai accompli depuis l'album *Plantation Lullabies* se résume à un mot : musique. J'ai été très chanceuse de voyager de par le monde en jouant avec des artistes extraordinaires. C'est pour moi une qualité de vie exceptionnelle. C'est déjà beaucoup, non ?

Q Toujours établie en Californie ?

R Oui, j'aime encore vivre dans la région de Los Angeles, j'y ai un bel appartement où je peux élever mon fils et faire en sorte qu'il devienne un gentleman.

Le festival, cet entremetteur



ALAIN BRUNET

Un grand festival de musique est un carrefour, un échangeur bien au-delà d'un étalage ambitieux de musiciens dans une grille horaire. À un grand festival, il faut des rencontres inédites qui le distinguent des autres événements.

Au cours du dernier quart de siècle, la notion de rencontre a fait du chemin au Festival international de jazz de Montréal, particulièrement sa série Invitation. Voilà le plus beau carrefour imaginé par André Ménard qui continue de s'occuper personnellement de cette série, même depuis que sa direction artistique tient davantage de la consultation que de la programmation.

Rendez-vous prisé des plus férus de jazz, Invitation n'a pas toujours fonctionné parfaitement, des musiciens ont parfois pris le mandat à la légère, ils ont été parfois mal encadrés par l'organisation. Gonzalo Rubalcaba, par exemple, ne s'était pas forcé en 2002, Roy Hargrove avait pris la commande à la légère en 2001 comme il l'a fait jeudi dernier avec un projet brouillon, mal ficelé — de facture R&B, hip hop et jazz. Mais lorsqu'elles ont atteint leurs objectifs, les séries Invitation sont restées gravées dans nos mémoires. Charlie Haden en 1989, Randy Weston en 1995, Dave Holland en 2000, John Scofield en 1998, on en passe.

L'Invitation de Zakir Hussain, dont c'était le quatrième et ultime concert dimanche, aura certes été une des plus mémorables. On ne pouvait espérer mieux en termes de substance : virtuosité hallucinante, vulgarisation de la musique classique indienne, symbiose des genres, nirvana musical comme me l'a justement souligné un collègue.

En guise de sommet, la rencontre dominicale avait pour centre le guitariste John McLaughlin venu sur ce continent pour cette seule occasion ; elle a ébloui les amateurs au Monument-National. Devant nous convergeaient le jazz du guitariste britannique, les traditions du Nord et du Sud de l'Inde. En toute jubilation, nous faisons face à des maî-



Zakir Hussain et John McLaughlin semblaient heureux de fusionner leurs patrimoines dimanche, devant le public ébloui du Monument-National.

tres heureux de fusionner leurs patrimoines. Les ragas indiens, ces canevas rythmiques et mélodiques d'une incroyable complexité, étaient la rampe de lancement à des échanges improvisés que l'on pourrait presque qualifier d'historiques.

McLaughlin affichait la grande forme, ses mitrailles étaient décochées avec le sourire, parfaitement adaptées aux polyrythmes de ses collègues. Ses riffs et constructions harmoniques nous ont même parfois rappelé les grandes années du Mahavishnu Orchestra ou même la collaboration du guitariste avec Miles Davis. Jamais McLaughlin et Hussain ne s'étaient produits en duo devant public, encore moins avec cet alignement très sélect de musiciens indiens — Selva Ganesh au kanjira, genre de tambourine, Bhavani Shankar au pakhawaj, l'ancêtre du tabla, Sultan Khan au sarangi, instrument à cordes joué à l'archet.

En exclusivité, nous avions ainsi droit au plus récent chapitre de cette fusion entre jazz et musique classique indienne, fusion amorcée dans les années 70. La boucle était parfaitement bouclée avec la plupart des invités de Zakir, sauf le batteur Eric Harland et le saxophoniste et flûtiste Charles Lloyd partis vers d'autres cieux après nous avoir menés au septième ciel. Est-il besoin d'ajouter

que Zakir Hussain, cet être humain délicieux en plus d'être un grand maître de la percussion, aura marqué le 26^e Festival international de jazz de Montréal ?

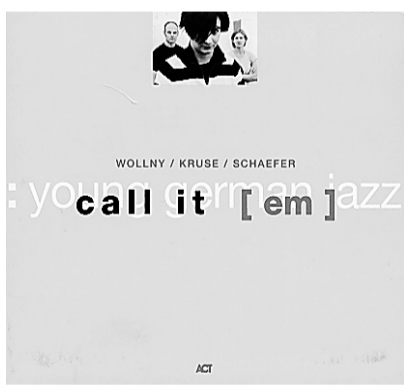
Le festival, cet entremetteur, permet aussi à des musiciens consacrés de présenter des recrues de choix. Dans le jazz, ce procédé est classique et Enrico Rava en a usé au Spectrum dans le cadre d'un autre concert dominical assez réussi. Particulièrement en forme ce soir là, le célèbre trompettiste revenait à Montréal avec une nouvelle fournée de « miracles italiens », une expression qui lui est chère. Les programmeurs de l'événement avaient d'ailleurs souligné à gros traits la découverte d'une prodige adolescent du saxophone alto découvert par Enrico Rava, Francesco Cafiso. C'est vrai qu'il est très bon pour ses 16 ans, mais on ne peut qu'apprécier sa technique comme on le fait chez la plupart des étudiants doués qui brillent dans les facultés de jazz. Dans quelques années, on saura vraiment de quelle anche il se chauffe.

On l'a déjà souligné, le festival de Montréal n'est plus un champion de la découverte jazzistique mais on peut certes faire durer le plaisir avec des musiciens qu'on aime retrouver, comme la pianiste Geri Allen, qui nous a servi une très belle perfor-

mance en trio samedi soir. On a maintes fois vanté son talent, sa connaissance profonde de l'idiome, son côté percussif, le rythme de son phrasé, l'étendue de son expression. Aux côtés de Kenny Davis à la contrebasse et de Mark Johnson à la batterie, elle nous a offert une performance très intéressante, peut-être pas aussi substantielle que celle à laquelle elle avait participé la veille au sein du quartette de Charles Lloyd.

Quant à Bill Charlap, qui se présentait pour la première fois chez nous, du moins en tant que leader, il nous a littéralement envoûtés. Moins ouvert, moins moderne, moins audacieux que Geri Allen mais suave du début à la fin. Dimanche soir au Gesù, il avait l'allure d'un comptable, manifestait un conservatisme certain. Mais quel conservatisme ! Là où la quasi-totalité des pianistes de même type échouent dans de plates évocations des meilleurs trios des années 40, 50 et 60, Bill Charlap, lui, arrive à transcender un répertoire éprouvé, puisant surtout chez Leonard Bernstein et George Gershwin. Touche parfaite, sens fabuleux du swing, circonspection, agilité, souplesse, extrême finesse.

On l'attendait depuis quelques années, on n'a pas été déçu. Le festival a enfin joué son rôle d'entremetteur.



Wollny / Kruse / Schaefer
Call It (em)
★★★½
Act / Fusion III

Jeune et allemand

Depuis les années 70, les Allemands ont beau avoir créé parmi les meilleures étiquettes indépendantes de jazz, on connaît encore trop peu leurs musiciens. Voilà qui justifie la découverte de ce jeune trio présenté ce soir — 20 h et 22 h, Esplanade de la Place des Arts. Le pianiste Michael Wollny, la contrebassiste Eva Kruse et le batteur Eric Schaefer n'ont pas encore franchi le cap de la trentaine, ils n'ont pas attendu pour nous soumettre un jazz très personnel, un jazz qui leur est propre. Nerveux, intelligent, imaginaire, interactif, témoignant d'une vraie connaissance du genre et d'une éducation musicale de haute tenue. La technique de chacun, particulièrement celle du pianiste, impressionne : dextérité, sens rythmique, capacité de créer des digressions contemporaines mais surtout, un travail collectif qui ne cesse de nourrir cette aventure résolument européenne. Bien que l'on se tienne loin de l'opacité (sauf exception), on est dans une zone plus audacieuse que la plupart des trios en vogue.

➕ La rigueur et le risque

➖ Quelques excès dans l'abstraction

Alain Brunet

TOUS LES SCÉNARIOS...
CINÉMA
Tous les samedis dans LA PRESSE

ACTUEL TENDANCES
Tous les jours dans LA PRESSE

CE QU'ON A LU.
CE QU'ON EN PENSE.
LECTURES
Le dimanche dans LA PRESSE

le grand événement
FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL
CE SOIR GRATUIT À 21 H 30 !
Le gros party de l'été !
une création électro-jazz signée
CHAMPION et ses G-strings et des surprises !
SCÈNE GM
rue Sainte-Catherine angle Jeanne-Mance Métro Place-des-Arts
RENSEIGNEMENTS :
Jazz Info Bell Bell
514 871-1881 1888 515-0515
www.montrealjazzfest.com
En diffusion sur les ondes de TV5 le dimanche 17 juillet à 20 h 30 TV5

ARTS ET SPECTACLES

Aux soins du bon Dr. John

PHILIPPE RENAUD
COLLABORATION SPÉCIALE

Ce serait ma soirée cajun : Dr. John au Théâtre Maisonneuve, ensuite attraper un petit bout de l'orchestre L'Esprit de La Nouvelle-Orléans sur l'esplanade de la Place des Arts, puis, après un détour par la salle de rédaction, les Neville Brothers au Métropolis. Une soirée presque entièrement consacrée au son des mardi gras, au jazz de Louis Armstrong, au funk qui se danse en tapant fort du pied, exception faite de la première performance d'un visiteur du New Hampshire, l'étoile naissante Ray Lamontagne.

Mais d'abord, du gumbo-funk. Dr. John n'était pas passé en ville depuis un sacré bout de temps et les fans l'attendaient, entassés qu'ils étaient dans l'enceinte du Théâtre Maisonneuve. Le Night Tripper, récemment consacré « légende » lors du gala annuel du prestigieux magazine britannique *MOJO*, a présenté un concert sympathique dont le principal défaut (le seul ?) est d'avoir été programmé à la Place des Arts.

Ce qu'on aurait donné pour l'entendre au Spectrum ! Un environnement beaucoup plus naturel pour ce vieux fêtard. Certes, il y aurait eu moins de spectateurs, mais l'ambiance aurait été à point. Le son des bouteilles de bière qui résonnent se marie sûrement bien au blues du bayou de ce râleur de Dr. John, vieux chat de gouttière graffignant les ivoires avec désinvolture et beaucoup d'âme.

Il avait posé sa canne sur le piano à queue, sur lequel trônait également un crâne humain, placé de façon à ce qu'il puisse nous surveiller pendant que Dr. John avait les yeux tournés. Derrière lui, l'efficace David Barard à la basse, son complice Hermen Ernest à la batterie, et le guitariste John Fohl, tous des p'tits gars de son coin de pays, assuraient l'équilibre.

Sa recette de jazz-blues-funk porte le sceau d'appellation de la Louisiane. Dr. John s'en sert comme d'un étendard brandi aux oreilles des gens, invités à quelques reprises à se lever et à danser. Le doc-



Ray Lamontagne ne semble pas à sa place sous les projecteurs... jusqu'à ce qu'il se mette à chanter. Le musicien jouait devant le complexe Desjardins hier.

PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE

teur paraissait détendu, bourru personnage s'exprimant dans un accent épais. « We'll play this song for y'all right about now ! » a-t-il grogné à plusieurs reprises en guise d'introduction.

C'était comme si la chaleur et l'humidité des bayous affectait la musique, les musiciens. Ceux-ci ont dû se sentir un peu comme chez eux hier et, franchement, leurs grooves lancinants étaient tout à fait indiqués après une journée aussi suante. Au piano ou au Hammond B3 (ou les deux à la fois), Dr. John commandait les standards, ceux des autres comme les siens — l'incontournable *Right Place, Wrong Time*. À quelques reprises,

il s'est levé de son banc et a esquissé quelques lourds pas de danse, et les gris-gris qu'il portait au cou se balançaient lentement sur sa veste rosée.

Après cet agréable moment passé avec Dr. John, puis avec les festivaliers sous le soleil couchant à écouter la fanfare L'Esprit de La Nouvelle-Orléans perpétuer le son des orchestre jazz classiques de la Louisiane, je suis allé me trouver une place de choix pour le premier tour de chant de l'élué Ray Lamontagne, devant le complexe Desjardins.

Auteur, compositeur et interprète récemment découvert, Lamontagne colporte une bien curieuse histoire,

celle d'un quasi-ermite que la lassitude d'un job poche a bien failli tuer, n'eût été Stephen Stills. Sa chanson *Tree Top Flyer* jouait à la radio lorsque le réveil de Ray sonna un de ces jours mornes. Et la lumière fut ! Lamontagne avait enfin trouvé une raison de se lever : composer des chansons.

Disons d'emblée qu'elles sont fort jolies, ses chansons. Un sens de la mélodie assez fort, des textes sensibles et figolés, une interprétation riche, nuancée, dont on mesure parfaitement l'émotion contenue dans cette voix émaillée.

Sûrement plus près de Van Morrison que de Stephen Stills, Lamontagne a adopté un style de

chanson folk-pop montrant des traces de gospel, une spiritualité qui lui va à ravir. Car sur scène, Lamontagne n'a d'abord pas l'air à sa place. Il ne regarde pas son public, marmonne des choses incompréhensibles dans le micro, feint quelques gauches remerciements d'un hochement de la tête. Seulement, lorsque sa guitare est bien accordée, lorsqu'il se lance dans une chanson, le musicien semble sortir du corps de Ray Lamontagne. Captivant. Les fans de Jack Johnson devraient y porter une oreille attentive.

Maintenant, vite au Métropolis pour attraper les Neville Brothers ! On en reparle.

LES
RENDEZ-
VOUS
LOTO-
QUÉBEC

Vibrez au rythme
de la parade Loto-Québec dans le
cadre du Festival International
de Jazz de Montréal



Départ 17 h 30
Tous les soirs
Face au Complexe Desjardins

Les Rendez-vous Loto-Québec contribuent tout
le long de l'année à une foule de festivités
populaires dans l'ensemble du Québec.

www.loto-quebec.com